

Le silence – quelques pistes de réflexion sur 1995

Sébastien Mussi

Numéro 81, été 2020

Le pays incertain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93722ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mussi, S. (2020). Le silence – quelques pistes de réflexion sur 1995. *L'Inconvénient*, (81), 10–13.

Le silence

Quelques pistes de réflexion sur 1995

ESSAI Sébastien Mussi

Il y a des silences dont on ne revient pas.
Pierre Perrault

Quel procès du sens se dissimule derrière le procès du son ?
Paul Virilio

L'indépendance fait partie de ces objets qui mettent à nu le processus de la pensée – parce qu'il est impossible d'essayer de la penser sans se situer par rapport à elle (parfois malgré soi) et qu'en même temps il est nécessaire de pouvoir la penser sans que la pensée se laisse déterminer par elle. Penser l'indépendance met en lumière cette exigence, philosophique et en même temps épistémologique, que la connaissance ne peut faire l'économie de la connaissance de soi.

•

Durant la rédaction du *Nous absent*¹, j'ai cru percevoir un silence. Comment cela est seulement possible, je l'ignore, mais à tendre l'oreille à ce sujet collectif que j'essayais de comprendre par les contours de son absence, j'ai cru entendre quelque chose qui était resté jusque-là inouï.

Simple intuition, point de départ qui demande à être prononcé.

Cette intuition, c'est celle du silence autour du référendum de 1995. Une première recherche indique en effet que les écrits sur 1995 relèvent généralement du compte rendu factuel ou de la réaffirmation ou de la contestation de la nécessité, de la légitimité et des raisons de la souveraineté, ou encore tentent de comprendre les éléments qui ont été déterminants dans le résultat du référendum² – il serait par ailleurs instructif de faire un relevé systématique pour savoir qui parle dans ces écrits, qui s'intéresse à la question. Dans ce début de recherche, je n'ai pas trouvé de livre ou de dossier de revue qui considère 1995 comme un événement, c'est-à-dire qui, au-delà des faits et des chiffres, au-delà des explications quant à la victoire/à la défaite/au match nul, cherchent à en saisir le sens³.

Un événement : c'est-à-dire quelque chose qui marque une époque, quelque chose dont on peut dire qu'il y a un *avant* et un *après*.

Un événement : Foucault, dans ses deux magnifiques essais intitulés tous les deux *Qu'est-ce que les Lumières ?*⁴, note que le rôle du penseur est d'identifier, de nommer et de penser ce qui définit le présent auquel nous appartenons irrémédiablement. Un événement ne devient un événement qu'à partir du moment où on en parle, où on le pense et où on en interroge le sens.

Vingt-cinq ans désormais nous séparent de 1995, c'est-à-dire une génération. Se posent donc les problèmes connexes de la mémoire, du témoignage et de l'héritage. Et, plus généralement, celui de l'écriture, de son statut entre mythologie et saisie d'un réel qui n'est pas acquis. « Comment arrêter l'instant qui s'engouffre dans le passé, l'événement qui n'a plus de prise sur notre mémoire que par la fugacité d'une impression lumineuse évanouie ? » demande Pierre Perrault, qui affirme aussi qu'« il y a des silences dont on ne revient pas⁵ ».

Écriture, trace, mémoire : qu'est-ce qui a été laissé en héritage à cette génération ? Mieux : notre silence ne dit-il pas l'insignifiance de l'objet ? De quelle manière cette génération peut-elle alors hériter de 1995 ? Comment peut-elle se situer par rapport à un héritage dont il est impossible de soutenir qu'il n'existe pas ? Car il y a bien eu référendum ; et je suis prêt à parier que toutes les personnes qui ont vécu 1995 se souviennent d'où elles étaient, de ce qu'elles ont ressenti à l'annonce des résultats.

Le silence quant au sens que pourrait avoir 1995 tend à le constituer comme un non-événement. Il n'y a ni avant ni après-1995, il n'y a que la « prochaine fois », la « remise à demain⁶ » ou l'« aller de l'avant » malgré tout – mais comment faire lorsque rien n'est résolu ? On fait « comme si » rien ne s'était passé, c'est arrivé, et puis c'est tout. Mais ce « comme si » est lourd de conséquences, puisque c'est justement par le récit ou son absence qu'un fait devient événement ou pas, est reconnu comme un événement ou non – témoin la volonté d'instaurer, autour de certains faits, des moments de commémoration.

Ce semblant, ce « comme si » – comment dire ? – cette situation où nous avons choisi de ne pas nommer ce qui pourtant a laissé des traces profondes chez ceux qui étaient là est ce qui, dans un premier temps, mérite l'attention.

Hypothèse à explorer : c'est le silence autour de 1995 qu'on doit commencer

par écouter. L'événement, le sens du fait historique lui-même, commence à partir de cette omission du dire, de ce refus d'une parole collective capable de glisser sous la peau et jusqu'aux nerfs de nos sentiments et de les mettre à vif.

•

La difficulté est alors immense, en particulier pour ceux qui n'étaient pas là. Évidemment, on peut lire des récits factuels, apprendre qu'il y a eu un référendum, se renseigner sur un processus où chaque acteur a tenu un rôle plus ou moins important, plus ou moins clair, s'informer par exemple des implications géopolitiques. Mais pour comprendre si 1995 nous a en effet changés, il n'y a que ce silence, vingt-cinq ans après. Comment entendre cela ?

•

Le silence ne correspond pas à l'absence de son. Sauf lorsqu'il est produit en laboratoire (et encore), ce qu'on nomme « silence » consiste en des bruits toujours présents, ceux de la nature par exemple (on écoute bien les étoiles !), ceux de notre propre corps. John Cage soutient que « *there is no such thing as an empty space or an empty time. There is always something to see, something to hear. In fact, try as we may to make a silence, we cannot*⁷ ».

Le silence n'est pas plus absence de sens. Il peut relever d'une réserve polie, d'une volonté de punir l'autre par la privation de communication, d'une volonté de pouvoir, d'une intimité telle que les paroles sont superflues ; il peut être compassion, agression, intérêt, ennui... Tout prof sait que le silence d'une classe est significatif et que tous les silences ne sont pas égaux. On peut encore ajouter que le silence participe du secret, qu'il manifeste par la nécessité même de se taire ce qu'il ne faut pas dévoiler, il est connivent alors de l'interdit, du tabou, de la culpabilité, de la honte, du refus du deuil... Georges Simmel note le rôle que le secret joue dans la préservation de l'identité : « Le secret offre en quelque sorte la possibilité d'un monde à côté du monde visible », et David Le Breton ajoute qu'il est « fondateur d'altérité » et qu'il « préserve un espace de soi mais aussi maintient le silence sur des événements de l'histoire personnelle qui rendraient problématique la relation aux autres⁸ ».

Ne pas nommer laisse les choses dans l'ombre, et elles finissent par disparaître « sans laisser de trace⁹ ». Au sein de la famille, par exemple, on tait des faits qui, s'ils étaient révélés, bouleverseraient l'identité familiale tout en en révélant la véritable et peut-être insoutenable vérité (Œdipe n'est pas loin¹⁰) : suicide, avortement, violence, inceste, tromperies, alcoolisme... toutes choses dont les restes tus pèsent, confusément mais certainement, sur les générations suivantes.

Le silence, continue Le Breton, « n'est pas une substance, mais une relation¹¹ » : ne serait-ce que parce que toute parole (et toute vie) s'inscrit dans le silence, le silence qui vient avant que quelque chose ne soit dit, et celui qui vient après que quelque chose a été dit. Relation encore plus particulièrement de soi à soi : le silence est un état privilégié dans la quête mystique, la méditation, la prière, ou simplement lorsqu'on cherche à faire le point, pour plonger à l'intérieur de soi et y trouver « quelque chose » comme une vérité ou une certaine paix, tenter d'y saisir ce qui compte, ce qui importe, ce qui a un sens finalement.

Le silence est encore ce qui n'est pas porté à l'ouïe. Autrement dit, et on retrouve ici notre question à propos de l'événement, ce qui n'est ni vu, ni entendu, qui n'est pas rapporté, qui fait l'objet d'une procédure visant à le taire, dans quelle mesure est-ce que cela existe ? Une parole à laquelle on n'attribue aucun sens est-elle seulement entendue ? Fait-elle partie du monde¹² ? Ce sont les vainqueurs qui racontent les histoires qu'il y a à raconter, c'est d'une grande banalité. Mais justement, n'en est-ce pas d'autant plus intolérable ? Kapuściński, cité par son biographe Artur Domoslawski, relève que ceux qui écrivent l'histoire ont tort de ne s'intéresser qu'au bruit, sans faire de recherche sur les périodes silencieuses. « *Silence is a sign of unhappiness and often of crime... Silence is necessary to tyrants and invaders, who make sure their activity is accompanied by it... What silence emanates from countries packed full of prisons... Silence requires a vast police apparatus. It requires an army of informers. Silence demands that the enemies of silence should disappear suddenly without a trace... It would be interesting if someone were to investigate to what degree world systems of mass media work in the service of information, and to what degree they serve quiet and silence*¹³. » Kapuściński ajoute que, lorsqu'il allume la radio au Guatemala et entend la nouvelle

que des frères siamois sont nés en Inde, il sait alors à quoi s'en tenir...

Le silence existe dans un rapport dialectique avec le son, l'image, l'objet ou la représentation ; l'événement. Susan Sontag, dans « *The Aesthetics of Silence*¹⁴ », soutient que la tendance au silence dans l'art contemporain est une manière pour l'artiste de se défaire du poids de la conscience historique que tout a déjà été fait, de l'aliénation qu'elle provoque, et de rejoindre quelque chose de pur, d'anhistorique, de transcendant : « *Compensating for this ignominious enslavement to history, the artist exalts himself with a dream of a wholly ahistorical, and therefore unalienated, art.* » Notons pour finir que le silence le plus définitif est celui du suicide. Si certains artistes témoignent de cette volonté de silence – Sontag mentionne Rimbaud, Duchamp, Beckett d'une autre manière, on pourrait y ajouter Hector de Saint-Denys Garneau –, d'autres en effet s'enlèvent la vie. Au Québec, Hubert Aquin, André (Dédé) Fortin, Claude Gauvreau...

•

Ces quelques éléments, fugacement présentés, me semblent ouvrir des pistes.

Le silence autour de 1995, quelle relation engendre-t-il, et entre quoi et quoi ? Entre nous et nous ? Entre le nous que nous sommes, le nous que nous (ne) désirons (pas) être, le nous que nous devenons, que nous sommes devenus peut-être à notre insu ? Si secret il y a, qu'est-ce qui doit rester voilé et aux yeux de qui ? Quelle opacité recherchons-nous et vis-à-vis de qui ? Qu'est-ce qui est alors désigné comme problématique ? Que vise à préserver comme « espace à soi » le « comme si » ? Ce silence marque-t-il un retour du désir de rejoindre l'ahistoricité qui a longtemps été notre marque et notre contrainte ?

Il faut ici encore relever une particularité : ce silence n'est pas imposé de l'extérieur¹⁵, ou du moins pas par une force politique visible, il vient essentiellement de nous et c'est nous qui le faisons perdurer. Cette caractéristique me semble faire signe dans la direction de Jean Bouthillette et de son *Canadien français et son double*, dont nous n'aurions pas dépassé la concaténation : « le refus inconscient de l'Anglais s'est retourné en un refus non moins inconscient de nous-mêmes¹⁶ ». Ce silence semble au

contraire l'entretenir en même temps que la démontrer.

Nommer et penser un événement (dépasser le non-dit), c'est aussi reconnaître que quelque chose a changé : que sommes-nous devenus et que pouvons-nous devenir après 1995 ? Comment le silence à ce propos constitue-t-il une situation à laquelle doit faire face la génération de l'après-1995 ? ■

1. *Le nous absent. Différence et identité québécoise*, Liber, 2018.
2. Jean Levasseur, *Anatomie d'un référendum* (1995), XYZ, 2000 ; Marc Brière (dir.), *Le goût du Québec*, Hurtubise, 1996 ; Mario Cardinal, *Point de rupture*, Bayard, 2005 ; Alain-G. Gagnon, *D'un référendum à l'autre. Le Québec face à son destin*, PUL, 2008 ; Denis Monière et Jean H. Guay, *La bataille du Québec* (3 tomes), Fides, 1994, 1995, 1996 ; Normand Cazalais, *Et si le Québec avait dit oui*, Fides, 2018 ; Jacques Beauchemin, *La souveraineté en héritage*, Boréal, 2015 ; Jean-François Lisée, *Octobre 1995. Tous les espoirs, tous les chagrins*, Québec Amérique, 2015 ; Robin Philpot, *Le référendum volé*, Les Intouchables, 2005, et *Le référendum volé : 20 ans après*, Baraka biblio, 2015. Tout ceci est non exhaustif, et il faut y ajouter les livres écrits par des personnes émanant de la politique active, au premier chef Jacques Parizeau, *La souveraineté du Québec. Hier, aujourd'hui et demain*, Michel Brûlé, 2009, et *Pour un Québec souverain*, VLB, 2009.
3. Cette recherche consiste essentiellement à dépouiller les revues culturelles et de sciences humaines et sociales parues au Québec depuis 1995. Ce travail doit encore être complété : il a en effet été interrompu par divers événements personnels et par la fermeture des bibliothèques, qui a rendu impossible la consultation des revues non disponibles en ligne. Les affirmations énoncées ici doivent donc être prises pour le moment comme une hypothèse de travail. Cela dit, l'absence de tout dossier à ce propos dans des revues majeures comme *Liberté*, *Relations* ou encore *L'Action nationale* en dit déjà beaucoup. Je relève un article symptomatique : Édouard Cloutier, « Le sens du référendum », *L'Action nationale*, février 1996, où le sens est ramené à une question d'impact électoral.
4. *Dits et écrits IV*, textes n° 339 et n° 351.
5. *L'oumigmatique ou l'objectif documentaire*, L'Hexagone, 1995, p. 16, 63. Tout l'avant-propos de cet essai fascinant est à lire et à relire, à mâcher et à ruminer.
6. Jonathan Livernois, *Remettre à demain. Essai sur la permanence tranquille au Québec*, Boréal, 2014. On y lit notamment cette question : « Pourquoi plusieurs pans de notre passé et la mémoire que nous en gardons ressemblent-ils à des chantiers inachevés dont on a perdu le sens ? Pourquoi ce passé a-t-il proliféré ainsi, presque à l'insu des Québécois ? Que signifient les problèmes d'embrayage temporel au Québec ? » (p. 17) « Si nous voulons cesser d'être ces "doux rêveurs de l'indépendance" dont tu parles dans ta lettre, il faut permettre aux générations qui nous suivent de tirer profit de nos expériences et des analyses que nous en tirons à chaud. Sinon, ces générations seront irrémédiablement condamnées à nous répéter comme la nôtre l'est peut-être, ayant cessé d'enseigner et d'apprendre l'histoire ; de répéter, avec Trudeau, les stratagèmes et le double langage de Laurier, sans que personne ne "reconnaisse" le cas de figure comme du déjà vu et du fallacieux », écrit Hélène Pelletier-Baillargeon à Pierre Vadeboncoeur, dans une lettre du 24 juin 1997. Hélène Pelletier-Baillargeon et

- Pierre Vadeboncoeur, *Le pays qui ne se fait pas. Correspondance 1983-2006*, édition préparée par Marie-Andrée Baudet et Jonathan Livernois, Boréal, 2018, p. 193.
7. *Silence. Lectures and Writings*, Wesleyan UP, 1961, p. 8. Susan Sontag cite dans « The Aesthetics of Silence » (dans *Styles of Radical Will*, Penguin Classics, 2009) : « There is no such thing as silence. Something is always happening that makes a sound. » La citation provient d'un document pdf de la version publiée dans *Aspen*, n°s 5-6, item 3, 1967.
 8. *Du silence*, Paris, Métailié, 2015, p. 124. C'est Le Breton qui cite Simmel, *Secret et sociétés secrètes*, Strasbourg, Circé, 1991.
 9. *Ibid.*, p. 123.
 10. Le silence et l'injonction au silence hantent *Œdipe-roi*. Jocaste, au moment où elle voit que le secret de l'identité d'Œdipe sera dévoilé, lui intime de cesser de s'occuper de cela, « veuille même ne pas t'en souvenir pour rien » (trad. Jean et Mayotte Bollack, Minuit, 1985, p. 64). Nancy Huston l'exprime par un saisissant « Laisse tomber, je t'en supplie ! » (*Jocaste reine*, Actes Sud/Leméac, 2009). Thierry Hentsch voyait dans ce mythe la « tragédie de la connaissance » et concluait que « l'autre, l'ennemi, le mal ne peuvent être évacués de la cité, tout comme Œdipe lui-même, aux prises avec la terrible révélation de son identité, ne peut effacer l'altérité qu'il découvre en lui » (*Raconter et mourir. Aux sources narratives de l'imaginaire occidental*, PUM, 2002, p. 146).
 11. *Du silence*, op. cit., p. 82.
 12. Dans *Le pays où rêvent les fourmis vertes*, Herzog montre un homme, un aborigène, gardien des secrets de son clan et seul survivant de ce dernier. Il est désormais le seul à parler sa langue, et il ne reste plus personne sur terre avec qui il peut dialoguer.
 13. *Ryszard Kapuściński. A life*, Verso, 2013 (2010), p. 200. En français : *Kapuściński. Le vrai et le plus que vrai*, Les Arènes, 2011. Ce passage renvoie à un texte expliquant pourquoi est mort Karl von Spreti, ambassadeur d'Allemagne enlevé au Guatemala. Voir *Le peuple invisible* de Richard Desjardins.
 14. « The Aesthetics of Silence », op. cit. La citation provient d'un document pdf de la version publiée dans *Aspen*, n°s 5-6, item 3, 1967.
 15. Encore que cet extérieur puisse évidemment y jouer un rôle : les réactions, dans la presse, au discours de défaite de Jacques Parizeau n'ont-elles pas empêché au moins en partie que soit pensé ce qui (ne) s'est (pas) passé ?
 16. Boréal, coll. « Boréal compact », 2018 (1972), p. 58.,

Sébastien Mussi est professeur de philosophie au Collège de Maisonneuve et cofondateur de la Nouvelle Alliance pour la philosophie au collège (www.lanapac.org). Il a, chez Liber, publié *Dans la classe* (2012) et *Le nous absent* (2018) et dirigé *La liquidation programmée de la culture* (2016). Il est coauteur, avec Stephan Bersier, du roman graphique *Amonjak* (2014).